

INÉDIT

Jacques
Véron

Faut-il
avoir peur
de la population
mondiale ?

Faut-il avoir peur
de la population mondiale ?

Jacques Véron

Faut-il avoir peur
de la population
mondiale ?

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-7578-7995-5

© Seuil, avril 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Sylvie.

*À Pierre Guillaume, Bérangère,
Ariane, Pierre, Sixtine et Roland.*

*À Gabriel, Alice, Héloïse, Fleur, Diego,
Melchior, Tristan, Quitterie et Théophile.*

Et à Jean-Marc Lévy-Leblond.

Introduction

Les humains, péril pour l'humanité ?

En raison de son augmentation continue, la population mondiale est régulièrement accusée de mettre en péril l'humanité. La croissance démographique serait l'une des grandes responsables de la destruction de la planète. Pour éviter le pire, le nombre d'habitants sur terre devrait se stabiliser au plus vite, voire, mieux encore, diminuer.

Que nous ayons été seulement 1 milliard d'habitants en 1800, autour de 2,5 milliards en 1950 pour être près de 8 milliards aujourd'hui et sans doute 10 milliards par la suite est une source d'inquiétude légitime. Si le climat change, si la pollution s'intensifie, si la déforestation se poursuit, si les terres fertiles se raréfient en raison de l'étalement urbain, si les mangroves disparaissent, si les catastrophes naturelles sont plus violentes et plus fréquentes qu'autrefois (ce qui reste encore en débat), ne serait-ce pas avant tout – ou du moins en grande partie – du fait d'une croissance démographique à l'échelle planétaire radicalement inédite sur plus d'un siècle ?

Les pessimistes en la matière rendent la population responsable de tous les maux et insistent sur l'urgence vitale qu'il y aurait à intervenir. Rappelons qu'il y avait déjà urgence il y a près de cinquante ans lorsque parut le rapport du Club de Rome sur les limites à la croissance. De leur côté, les optimistes conservent une foi indéfectible dans la capacité de la science et de la technique à résoudre

tous les problèmes dès lors qu'ils se présentent. Entre pessimisme radical et optimisme béat, n'y aurait-il pas de voie moyenne ?

Nous devons bien admettre qu'il n'existe aucun consensus sur la nature et le sens des relations entre population, environnement et développement. Quelles variables agissent comme causes ? Et quels changements ne sont que des effets ? Nous verrons qu'il est difficile de répondre de manière simple et définitive à de telles questions.

Un silence sur la population

Il a été reproché en particulier aux démographes de largement ignorer la question de la croissance démographique mondiale et de ses conséquences, ce qui peut paraître paradoxal. Martha Campbell, de l'École de santé publique de l'université de Californie à Berkeley, s'est interrogée sur les raisons du « silence sur la population » qu'elle constate alors même que le « problème démographique » ne serait en aucun cas résolu¹. Mais, depuis quelque temps, ce silence est rompu.

Deux thèmes sont aujourd'hui prédominants dans les débats sur l'avenir de la planète : le changement climatique et la croissance démographique. On se souvient que, pour le changement climatique, la réalité même du phénomène a pu être contestée par des scientifiques. Des personnalités politiques de premier plan ont aussi pu affirmer haut et fort leur climato-scepticisme. Ainsi, avant de devenir président des États-Unis, Donald Trump avait déclaré que « le réchauffement global est un canular

1. Martha Campbell, « Why the Silence on Population ? », *Population and Environment*, 2007, n° 28, p. 237-246.

total, très coûteux¹ ». À la différence du changement climatique, la réalité de la croissance démographique mondiale n'a jamais été niée par personne. Que la population mondiale ait été multipliée par plus de 7 entre 1800 et aujourd'hui, c'est un fait admis par tous. Le désaccord porte sur la responsabilité de la croissance démographique dans les changements environnementaux observés depuis plusieurs décennies. L'accroissement du nombre des êtres humains vivant sur terre est « neutre », pensent certains, c'est-à-dire qu'il ne serait pour rien (ou pour pas grand-chose) dans les transformations environnementales en cours. Les chercheurs pour lesquels la croissance démographique mondiale n'est pas vraiment un problème ont pu être qualifiés de « démographosceptiques² » et la démographie serait « le sujet tabou de l'écologie³ ».

M'intéressant depuis bien longtemps à cette problématique de la population et de l'environnement, je ne me sens aucunement concerné par cette accusation de démographoscepticisme, même si je ne tiens pas la population pour responsable de tout ce qui « va mal ». Je ne me reconnais nullement dans les recherches dont les conclusions sont très tranchées, car elles prouvent seulement que la complexité des phénomènes est ignorée. Comment imaginer que les liens entre le système Terre et le système population puissent être appréhendés de manière simpliste alors que chaque sous-système (le système de l'eau ou le système migratoire, par exemple) est lui-même complexe ?

1. <https://www.nytimes.com/2017/06/02/us/politics/climate-change-trump-hoax-scott-pruitt.html>.

2. <http://www.agoravox.fr/tribune-libre/article/ecologie-appel-a-la-raison-des-143122>.

3. <http://www.rue89-planete/2012/03/10/la-demographie-le-sujet-tabou-de-lecologie-230059>.

Non, il n'y a pas (ou plus) de silence sur la population. Régulièrement la population est mise en accusation. Le procès de la croissance démographique mérite donc d'être instruit sans parti pris.

Un second « Avertissement à l'humanité »

En 1992, à l'occasion du Sommet de la Terre qui s'était tenu à Rio de Janeiro, plus de 1 700 représentants de diverses disciplines avaient signé, dans le cadre de l'Union of Concerned Scientists (UCS), un « Avertissement des scientifiques du monde à l'humanité ». Ils estimaient que les sociétés humaines entraînent en « collision » avec le monde naturel¹. Parmi les signataires figuraient de très nombreux Prix Nobel, dont Georges Charpak, Jean Dausset, Pierre-Gilles de Gennes, François Jacob et Louis Néel du côté français. Le paragraphe consacré à la population insistait sur une capacité à produire de la nourriture et à satisfaire des besoins énergétiques nécessairement limitée dans un monde fini. Il était dès lors jugé impératif que la population mondiale se stabilise. L'amélioration des conditions économiques et sociales, d'une part, le recours à une planification familiale efficace, d'autre part, étaient les deux moyens envisagés pour parvenir à cet objectif.

Vingt-cinq ans plus tard, ils sont plus de 15 000 « scientifiques du monde » à lancer un nouvel « Avertissement à l'humanité² ». Cette seconde « Alerte » de 2017 dénonce la « croissance rapide et continue de la population » comme le « principal moteur de nombreuses menaces écologiques

1. <http://www.ucsusa.org/sites/default/files/attach/2017/11/World%20Scientists%27%20Warning%20to%20Humanity%201992.pdf>.

2. <https://academic.oup.com/bioscience/article/67/12/1026/4605229>.

et même sociales ». Les signataires de cet avertissement souhaitent la fixation d'un objectif réaliste concernant l'effectif de la population mondiale ; ils appellent aussi à ce que les nations et les dirigeants se coordonnent pour atteindre cet objectif. Mais quel peut être un objectif « réaliste » ? Nous reviendrons longuement sur ce point bien évidemment fondamental.

Les réactions à cet avertissement furent nombreuses et diverses. Pour certains, le problème de la population s'effacerait complètement derrière celui du mode de vie. Beaucoup plus que de chercher à ralentir à tout prix la croissance de la population, ne serait-il pas plus important de lutter contre le gaspillage alimentaire et de réduire la consommation de viande ? L'une des réactions à ce second « Avertissement à l'humanité » fut que « la population ser[virait] d'excuse ou de masque à d'autres problèmes¹ ». Selon le biologiste Gilles Bœuf, la priorité porterait sur la pollution et son contrôle ainsi que sur une « meilleure distribution des ressources ». Ce sont effectivement des priorités mais pas les seules.

Sur cette question démographique comme sur d'autres (les migrations internationales, par exemple), il est difficile d'échapper à des considérations d'ordre idéologique ou, pour être plus nuancé, mettant en jeu des valeurs. Serait-il impossible de préciser les véritables enjeux du moment sans sombrer dans un catastrophisme démobilisateur ou se murer dans un profond déni ? Peut-on vraiment nier tout effet lié à une pression démographique toujours plus forte ? Et peut-on raisonnablement affirmer qu'une décroissance de la population mondiale suffirait à ce que la planète ne subisse pas de nouvelles formes de dégradation ?

1. Gilles Bœuf et Hervé Le Bras, « 10 milliards d'humains, et alors ? », *Le Monde*, 8 décembre 2017.

La dynamique du tas de sable

Un point important qui est facilement négligé concerne l'hypothèse implicitement faite d'une continuité des phénomènes démographiques. Pourquoi n'y aurait-il pas des effets de seuil ? De la même façon que l'eau change d'état en fonction de la chaleur, allant de la glace à la vapeur d'eau, une population ne pourrait-elle pas avoir des caractéristiques (économiques, sociales, environnementales) qui changent quand sa taille évolue, même si l'évolution paraît régulière ?

Je trouve tentant d'établir un parallèle entre dynamique de la population et dynamique du tas de sable, au moins pour envisager l'éventualité de formes de discontinuités, c'est-à-dire de ruptures. L'une des activités de bord de mer largement partagée consiste à réaliser des tas de sable. Chacun a pu remarquer que, en versant du sable sec sans interruption, on peut constituer un tas qui ne cesse de s'élever jusqu'au moment où il s'écroule. Les phénomènes dynamiques réservent en réalité bien des surprises. Dans son beau livre *Sables émouvants*, le physicien Jacques Duran¹ initie son lecteur à la dynamique de ce solide particulier qu'est le « grain » de sable. À y regarder de très près, il se produit des choses que nous ne soupçonnons guère, bien que le sable nous soit très familier. L'écoulement du sable obéit à des lois propres, différentes de celles présidant à l'écoulement de l'eau, par exemple. Mais, ce qui est connu de tous, c'est que, au-delà d'une certaine hauteur, le tas de sable s'écroule inéluctablement. Tout tient à l'existence d'un « angle d'avalanche » (autour de 30 degrés entre la pente du tas

1. Jacques Duran, *Sables émouvants. La physique du tas de sable au quotidien*, Belin, 2003.

et le sol), angle au-delà duquel la surface du sable devient instable. Il existe donc bien une discontinuité, puisque la poursuite d'une même action (verser du sable) aboutit à une élévation du tas de sable (construction), puis à son écroulement (destruction). Pourrait-il en être de même pour les populations ? Quand la croissance démographique se poursuit, ne peut-on pas imaginer qu'un seuil soit, à un moment, franchi ? Considérons l'indicateur de la densité de population. On peut raisonnablement imaginer que, sur un territoire parfaitement délimité, l'accroissement continu de la densité de la population puisse conduire à un « état critique » modifiant alors les comportements ou attitudes des individus. Au-delà d'une certaine intensité du trafic automobile, des « bouchons » se forment ; au-delà d'une certaine densité de population, les règles de fonctionnement du groupe pourraient très bien changer. Les interactions individuelles sont ainsi beaucoup plus nombreuses en cas de forte densité de population (comme en milieu urbain), ce qui peut favoriser l'individualisme, l'agressivité ou la violence en raison, par exemple, de l'anonymat.

Une autre façon, connexe, d'aborder cette question de la croissance démographique nous invite à nous interroger sur la possibilité d'un *optimum de population*.

Un optimum caché ?

L'idée de taille idéale ou optimale d'une population est fort ancienne. Pour Platon, c'était avant tout une population stationnaire. Beaucoup plus tard, Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi écrivait dans ses *Nouveaux Principes d'économie politique, ou de la Richesse dans ses rapports avec la population* (1819) que « le vrai problème de l'homme d'État, c'est de trouver la combinaison

et la proportion de population et de richesse qui garantira le plus de bonheur à l'espèce humaine sur un territoire donné¹ ». L'économiste Knut Wicksell fut le premier auteur à parler d'optimum de population en 1910, cet optimum correspondant au revenu réel par tête maximum.

On retrouve, en réalité, cette interrogation sur la taille optimale d'un effectif à toutes les échelles. Interrogez notamment des enseignants. Ils estimeront bien qu'il existe un nombre optimal d'élèves pour leur classe. Au-delà de celui-ci, les conditions minimales ne sont plus satisfaites pour que les enfants puissent progresser tous de la même manière et le travail d'enseignant devient extrêmement difficile. Mais la taille *idéale* de la classe n'est pas pour autant la taille *minimale*, c'est-à-dire réduite à un seul enfant. Ni même à deux ou trois. Et lorsque nous projetons de recevoir des amis à dîner, il peut nous arriver de nous interroger sur le nombre idéal d'invités, compte tenu de la taille de notre logement et des interactions que nous souhaitons favoriser. On pourrait multiplier les exemples de situations où la taille (ou la densité) joue un rôle. Toutefois, la démographie ne s'interroge plus guère sur la possibilité d'existence d'un optimum démographique sur un territoire donné de dimension quelconque (ville, pays, etc.).

Revenons à la théorie de l'optimum de population. Elle a connu son heure de gloire dans l'entre-deux-guerres. Et différentes variantes furent exposées. Mais l'idée restait simple : la croissance d'une population est avantageuse par les économies d'échelle qu'elle permet jusqu'à un certain niveau (l'optimum) ; au-delà de

1. Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi, *Nouveaux Principes d'économie politique, ou de la Richesse dans ses rapports avec la population*, chez Delaunay et chez Treuttel et Wurtz, 1819, « Avertissement », page v et vi.

celui-ci, la situation se renverse et les inconvénients de la croissance se mettent à l'emporter sur les avantages. Pour Wicksell, la croissance de la population était, d'un côté, défavorable puisqu'elle entraînait une diminution des ressources par personne, mais, d'un autre côté, elle était favorable par l'augmentation de la productivité du travail permise. Le compromis entre ces deux tendances définissait l'optimum.

Deux questions se posaient en réalité : existe-t-il réellement un optimum et en fonction de quel critère peut-il être déterminé ? Et peut-on attribuer une valeur à cet optimum ou reste-t-il en quelque sorte « caché » ? Maximiser le niveau de vie par tête ou le bien-être par tête, ce n'est pas le même objectif : le niveau de vie s'identifie largement au revenu, tandis que le bien-être ne se définit pas seulement de manière matérielle et intègre une dimension psychologique (degré d'épanouissement personnel). On peut admettre qu'un optimum existe, même si nous ne sommes pas en mesure de lui attribuer une valeur numérique. Nous reviendrons sur ce point essentiel lorsque nous aborderons l'urbanisation. Il peut exister une taille optimale des villes (au vu de certains critères) sans qu'il soit aisé de s'entendre sur un nombre d'habitants préférable à tout autre.

Mais, qu'il s'agisse d'envisager l'existence d'un optimum de population ou les conséquences pour la planète d'une croissance démographique indéfinie, il faut bien convenir qu'il est impossible de raisonner abstraction faite de la question des valeurs.

Un biais idéologique

Des publications récentes, en particulier sous la plume de journalistes, illustrent la tentation d'approches largement empreintes d'idéologie : *Compte à rebours*.

Jusqu'où pourrons-nous être trop nombreux sur terre ?¹ et Moins nombreux, plus heureux. L'urgence écologique de repenser la démographie² cèdent aux sirènes de la catastrophe en cours. Dans ce second ouvrage, on peut ainsi lire qu'une « dénatalité radicale [...] [est la] seule solution crédible aux désastres environnementaux en cours ». Quant à l'auteur de *L'apocalypse démographique n'aura pas lieu³*, dont le propos se veut avant tout rassurant, il n'hésite pas à affirmer que, « contrairement aux idées reçues », la stabilisation de la population mondiale est proche, que la taille de la population mondiale ne pose pas de problème et que le vieillissement à venir ne doit en aucun cas nous inquiéter, puisque les personnes âgées seront « plus sages et plus écolos » et « en parfaite santé ». Selon l'éditeur de cet ouvrage, son auteur aurait conduit de « méticuleuses recherches » un peu partout dans le monde. Et, pourtant, il succombe à de nombreuses reprises à ce que je serais tenté de qualifier de « biais idéologique ». Certes personne n'y échappe totalement. C'est seulement une question de dosage. Mais il faut tout de même s'efforcer de minimiser ce biais.

Si optimistes et pessimistes s'affrontent sur les effets de la croissance démographique mondiale, il peut arriver que le temps les fasse changer de camp. Ainsi, Michel Loriaux, professeur à l'université de Louvain-la-Neuve, spécialiste des questions de population et de développement, a reconnu, il y a quelques années, s'être laissé gagner par la « vague d'optimisme » de la décennie 2000,

1. Alain Weisman, *Compte à rebours. Jusqu'où pourrons-nous être trop nombreux sur terre ?*, Flammarion, 2014.

2. Michel Sourrouille (dir.), *Moins nombreux, plus heureux. L'urgence écologique de repenser la démographie*, Sang de la Terre, 2014.

3. Fred Pearce, *L'apocalypse démographique n'aura pas lieu. 7 milliards d'hommes sur la planète*, La Martinière, 2011

sur la base d'une stabilisation de la population mondiale envisageable à 9 milliards d'habitants ou même moins, avant de se convaincre que la poursuite de la croissance démographique ne va pas sans poser des problèmes :

Il y a quelques années, j'avais tendance à dire que les cris d'alerte n'étaient pas justifiés, que c'était une défense des pays occidentaux contre la croissance des pays pauvres. Mais, aujourd'hui, on ne peut pas nier qu'il y aura des problèmes, en termes de ressources, de santé, d'éducation¹...

Sur un terrain qui se veut résolument scientifique, Ian Goldin, professeur à l'université d'Oxford, se demande avec ses coauteurs² si la planète est « pleine », tandis que le démographe italien Massimo Livi Bacci met l'accent sur une « planète qui rétrécit », avec de moins en moins d'espace disponible pour chaque habitant (en moyenne) et des transports de plus en plus rapides rapprochant tous les lieux les uns des autres³. Mais leur interprétation des diverses tendances ne saurait pour autant être exempte de toute subjectivité. Il en va de même de ma vision des relations entre population, environnement et développement. L'important, c'est seulement de distinguer le mieux possible l'expertise scientifique du jugement de valeur.

1. http://www.rtbf.be/info/societe/detail_onze-milliards-de-terriens-en-2100-et-moi-et-moi-et-moi?id=8063128, 7 août 2013.

2. Ian Goldin (dir.), *Is the Planet full ?*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

3. Massimo Livi Bacci, *Our Shrinking Planet*, Cambridge, Polity Press, 2017.

Chapitre 1

Trop de gens sur terre ?

Au fâste de sa gloire, Jacques-Yves Cousteau s'exprimait sans nuance sur le « problème de la population », prophétisant que « le monde périra[it] étouffé sous les berceaux »¹. Cet ancien officier de marine, devenu pour les Anglo-Saxons Captain Planet, voyait dans l'excès d'habitants sur la Terre le principal danger menaçant l'humanité. Selon lui, la grande responsable de toutes nos angoisses n'était rien d'autre que la « surpopulation », avec une humanité confrontée à un « big-bang démographique ». Nous étions, affirmait-il en 1991, « assis sur une bombe » et nous ne disposions de guère plus de dix années pour la désamorcer. La bombe démographique aurait donc dû exploser vers l'année 2001.

Ce discours peut être qualifié de « malthusien » ou « néo-malthusien », même si c'est quelque peu réducteur pour Malthus dont l'analyse était conduite avec infiniment plus de rigueur.

Le théorème sombre de Malthus

En 1798, lorsque Malthus publie, de manière anonyme, son *Essai sur le principe de population*², la Terre est

1. *Paris Match*, n° 2192, 1991.

2. Thomas Robert Malthus, *An Essay on the Principle of Population*, Londres, 1798 ; trad. fr, 1980, rééd. INED, 2016.

peuplée d'environ 1 milliard d'habitants. Ce qui a été insuffisamment noté, c'est que le raisonnement malthusien est avant tout conduit en termes de potentiel. Ainsi, Malthus postule que toute population tend toujours à s'accroître plus rapidement que la quantité de subsistances disponibles pour la faire vivre. Alors que l'accroissement des subsistances suivrait une progression arithmétique (1, 2, 3, 4, 5, etc.), celui de la population suivrait une progression géométrique (1, 2, 4, 8, 16, etc.), si bien que le déséquilibre potentiel entre population et subsistances deviendrait très rapidement considérable. Si le doublement d'une population est possible en vingt-cinq années comme Malthus entend le montrer à partir de l'exemple des États-Unis d'Amérique, indépendamment de tout apport migratoire, le rapport entre population et subsistances supposé de 1 à 1 en début de période (les subsistances satisfaisant les besoins de la population) est encore de 1 à 1 vingt-cinq ans plus tard, mais passe de 4 à 3 cinquante ans plus tard. Au terme de deux cent cinquante années, le rapport s'établit à 1 024 unités de population pour 11 unités de subsistances ou, exprimé plus simplement, le niveau de la population atteint serait plus de 10 fois supérieur à l'effectif correspondant à la quantité de subsistances effectivement disponible. Il s'agit bien entendu d'une perspective de croissance théorique : dans la pratique, la population s'ajuste à l'évolution de la quantité de ressources disponibles.

Le « théorème sombre » de Malthus, c'est l'impossibilité dans laquelle se trouve toute population d'améliorer durablement son sort, puisque tout surplus économique qui pourrait *a priori* permettre une élévation du niveau de vie est inévitablement absorbé par un accroissement du nombre d'individus. Toute population serait, de ce fait, condamnée à vivre au niveau du minimum de subsistances

mais en voyant son effectif continuer d'augmenter, suivant la progression des subsistances.

La théorie malthusienne a tant fait couler d'encre qu'il est impossible de citer tous les arguments avancés par ceux qui ont alimenté la controverse à son sujet. Mais, comme nous l'avons déjà dit, au temps de Malthus, l'humanité comptait environ 1 milliard d'habitants et le débat portait sur la possibilité ou non d'un progrès indéfini de l'humanité, c'est-à-dire, en utilisant une terminologie plus actuelle, d'un développement économique continu. Si la croissance de la population n'a pas entraîné les catastrophes annoncées, si un progrès économique s'est avéré possible, ce qui semble infirmer la thèse de Malthus dans sa version orthodoxe, la croissance démographique extrêmement rapide du dernier siècle prouve la réalité de la puissance de peuplement mise en avant par Malthus. Rappelons que celui-ci contestait avant tout les visions du philosophe anglais William Godwin (père de Mary Shelley, l'auteur de *Frankenstein*) et du mathématicien philosophe français Condorcet pour qui le progrès humain pouvait être illimité. Ou presque. Condorcet a sur ce point une vision un peu plus nuancée que Godwin.

Toutefois, dans le schéma malthusien, la population n'augmente effectivement que si les conditions de vie le permettent : il existe donc des freins, l'un qualifié de « préventif » (dont la pratique de mariages tardifs au sein d'une population) et l'autre d'« actif » (se traduisant par une augmentation de la mortalité). Si une population devient trop nombreuse par rapport aux ressources existantes, la misère et les famines se répandent et conduisent inévitablement la partie la plus démunie de la population à la mort. En termes plus savants, on peut dire que la population et les subsistances forment un système dont l'équilibre est maintenu soit *ex ante* par une variation de

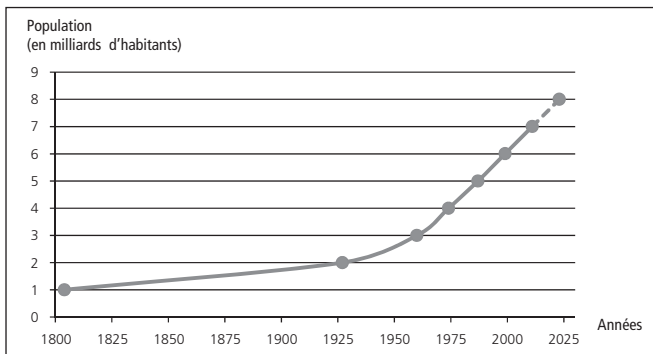
la nuptialité (âge au mariage et intensité du célibat), soit *ex post* par une variation de la mortalité.

Que Malthus ait eu tort ou raison, un fait demeure incontestable : la croissance de la population mondiale s'est accélérée, de manière significative, à plusieurs reprises au XX^e siècle.

Accélérations de la croissance

Resté inférieur à 1 milliard jusqu'en 1800, le nombre d'habitants de la planète a brusquement augmenté et de plus en plus rapidement au cours du XX^e siècle (figure 1). Ainsi, il a fallu moins de cent trente ans pour que la population mondiale atteigne 2 milliards d'habitants, puis trente-trois ans pour le 3^e milliard, quatorze ans pour le 4^e, treize ans pour le 5^e, douze ans pour le 6^e et à nouveau douze ans pour le 7^e (en 2011). Quant au 8^e milliard, il pourrait être atteint en 2023, c'est-à-dire à nouveau en douze années.

Figure 1. Accélération de la Croissance démographique mondiale (en milliards d'habitants)



Source : Nations unies

Alors que dans les années 1950 l'humanité ne comptait qu'entre 2,5 et 3 milliards d'habitants, l'accélération de la croissance démographique commença à être un sujet de préoccupation. Le biologiste britannique Julian Huxley, premier directeur de l'Unesco et frère d'Aldous Huxley, l'auteur du *Meilleur des mondes*, estimait dans un article paru en 1956 que l'accroissement de la population était « à l'origine d'une phase nouvelle et critique dans l'histoire de notre espèce ». Si cet accroissement n'est pas maîtrisé, écrivait-il, « l'humanité sera submergée par sa propre inondation » ou, dit autrement, « l'homme se muera en un cancer de la planète »¹.

Plus modéré dans son expression, mais partageant le même diagnostic, John F. Kennedy, alors sénateur du Massachusetts, déclarait, en 1957, devant l'Economic Club of Chicago que la pauvreté est avant tout une conséquence de la croissance démographique :

Il pourrait y avoir plus de prospérité dans le monde que jamais auparavant – mais, aussi étrange que cela puisse paraître, il y a aussi plus de pauvreté qu'à n'importe quel moment de l'histoire de la planète.

[...]

Premièrement, parmi ces causes, il y a la récente, rapide, explosion de la population mondiale, écrasante et entièrement sans précédent. Nous ajoutons chaque année déjà plus d'habitants à [la population] de notre globe que la population entière de la France, et ce taux toujours croissant menace de faire doubler la population du monde avant la fin du xx^e siècle².

1. Julian Huxley, « World Population », *Scientific American*, mars 1956, repris dans Thomas Malthus, Julian Huxley et Frederick Osborn, *Three Essays on Population*, New York, A Mentor Book, 1960, p. 66.

2. *Population Bulletin*, Population Reference Bureau, vol. XIV, juin 1958, n° 4.

L'opinion selon laquelle il y a bien un *problème démographique* est répandue dans la sphère politico-scientifique et chacun évoque le problème avec son style propre. Connu pour avoir fondé la polémologie, définie comme l'« étude scientifique du “phénomène-guerre” », le sociologue Gaston Bouthoul soutenait dans son livre *La Surpopulation*¹ que « l'humanité [était] devenue une espèce nouvelle ». Il associait l'accélération de la croissance démographique à une « mutation biologique » et dénonçait le « chaos de la surpopulation ». Pour stigmatiser la croissance de la population, Bouthoul n'hésitait pas à utiliser les expressions de « déluge démographique », d'« éruption démographique » et de « catastrophe numérique ». Selon lui, cette « démographie galopante » à l'échelle de la planète était à l'origine de l'accélération de l'histoire. De son côté, le philanthrope américain John D. Rockefeller III jugeait qu'« il n'y [avait] pas de problème plus important et urgent pour le bien-être de l'humanité que la limitation de la croissance de la population² ».

Une mise en accusation radicale de « la population » comme facteur de dégradation de l'environnement fut le fait de Paul R. Ehrlich.

1. Gaston Bouthoul, *La Surpopulation dans le monde. La mutation démographique, les équilibres démo-économiques, l'ère de la surpopulation*, Payot, « Bibliothèque scientifique », 1958 ; *La Surpopulation. L'inflation démographique*, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 1964.

2. J. D. Rockefeller III, « Toward the enrichment of life », in *Population challenging World Crisis*, édité par Bernard Berelson, 1969.